La part du rêve

Autor(en): **Brécart, Anne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870289

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA PART DU RÊVE

C'était l'été où je remplaçais le surveillant de la bibliothèque de français parti en vacances. Une opportunité unique pour faire connaissance avec la littérature romande exilée dans des rayonnages à part. J'avais commencé par B (Borgeaud) continué avec C (Chessex, Chappaz, Colomb) pour finalement arriver à R (Rivaz).

J'avais lu *La Paix des ruches* et *Sans alcool* , puis *Comptez vos jours* et *Jette ton pain*. Tout ça parce que je voulais être systématique. Mais je n'étais pas prête à entendre ce que disait cette voix : que l'amour était impossible, que l'écriture et la création étaient des domaines auxquels les femmes accédaient avec difficulté. Oui cette voix disait cela, et elle disait aussi la vieillesse et la déchéance. Il est difficile, à vingt ans, d'entendre l'incomplétude et l'incapacité à réaliser ses aspirations. En plus, le volet militant des écrits d'Alice Rivaz me laissait froide. Les années quatre-vingt étaient l'apothéose de ce genre, il me semblait que tous les écrivains prenaient position politiquement et socialement, il me semblait que le féminisme battait son plein. Je ne voyais pas le côté avant-gardiste de son engagement.

Il y avait également l'univers qu'elle évoquait dans ses livres. Si souvent fermé. Un huis clos entre elle et sa mère par exemple. Quelque chose d'implacable dans cet espace gouverné par la solitude. Un univers fermé, illustré par l'absence de description de nature dans ses textes : où sont les nuages et les arbres, où la montagne, où les vastes horizons derrière Genève que la romancière a tant aimés ? « Feuilles, eau, lumière, formes, couleurs des choses. Les louer, les honorer, comme écrit Philippe Jaccottet, pendant qu'il en est encore temps, si ce n'est en paroles, par écrit, du

moins dans l'intimité de mon cœur, puisque je ne trouve jamais de mots pour le faire[1].» Absence que la romancière semble regretter. Son écriture reste enfermée dans l'appartement, dans le bureau. Elle explore la solitude, le face à face entre deux êtres qui aimeraient être plus proches mais qui restent séparés. L'enfermement et la solitude. Une prison. Quelle échappatoire à cela ?

La question se pose aussi pour le lecteur, se posait pour moi pendant ces journées d'été où je lisais Rivaz.

Puis *Comptez vos jours* m'a sauté au visage comme un animal. Un condensé de vie, de souffrance, de révolte. Un texte nu. Un texte à vif où la romancière se livrait telle quelle dans son désarroi existentiel. Une illustration parfaite de cette seconde spontanéité que certains auteurs recherchent.

J'ai eu ce même sentiment par rapport à *Jette ton pain*, un texte brutal où la maladie de la mère et sa mort se dressent comme des questions sans réponses. Là aussi l'univers décrit est rétréci, à part les promenades dans les forêts du Jorat ou la présence de la mer, le récit se déroule entre les quatre murs d'un appartement genevois. Et le texte tourne inlassablement autour de cette souffrance absurde qu'est la vie mais aussi autour de la faute, de la culpabilité, de l'incapacité à aimer pleinement.

Et pourtant il y a dans ces deux textes une liberté de ton, une force qui m'a subjuguée presque à mon corps défendant. Où cette femme allait-elle puiser une telle force pour dire le découragement, une telle liberté pour dire l'enfermement ? Ses textes étaient, dans le ton et la forme, le contraire de ce qu'ils disaient.

Le monde souterrain des rêves et de ce que l'on peut appeler des « visions » donne peut-être une réponse à cette question. La romancière s'échappe non vers l'extérieur, vers le monde vivant des passants et des paysages, pour y puiser la force qui fait ses textes, mais vers un monde souterrain auquel on accède seulement après une longue traversée verticale. Une verticalité faite de solitude, de sentiments dépressifs. Une perte de soi, une perte de parole qui, subitement, débouche sur ce regain de vie. Sans qu'on sache ni pourquoi, ni comment. Et la narratrice se garde bien de nous en donner une explication : « Avais-je eu un accès d'hystérie, une sorte d'orgasme d'ordre psychique, un moment de folie ? Était-ce ce que certains nomment une expérience mystique ? [...]

---

1. Alice RIVAZ, *Traces de vie* (1983), rééd. Vevey, L'Aire, 1998.

j'ai renoncé à donner un nom à un comportement si singulier du corps humain et de ses organes de perception[2]. »

Ces visions sont souvent associées à l'eau. Le fleuve est cité à plusieurs reprises pour dire cette vision, « un large fleuve en mouvement[3] ». Un fleuve immatériel, un flux d'énergie pourrait-on dire qui charrie avec lui les pensées et les sentiments, des idéaux. L'amour aussi, non plus enfermé et focalisé sur une seule personne mais un sentiment ouvert et circulant librement entre la narratrice et le monde.

Il est tentant d'associer cette expérience qui, d'ailleurs, se reproduira, à ce que l'auteur dit de son état de romancière. « Contrairement au poète, le romancier n'est rien en lui-même, il n'est que par et pour les autres, et ne vise qu'à la ressemblance de lui et des autres. Il veut être au milieu des autres et se confondre avec eux. Il est une porte ouverte, un couloir, un carrefour. [...] peut-être est-il un piège où se prennent d'autres êtres dont il fait ses prisonniers. [...] Peut-être que le romancier n'existe pas lui-même[4]. »

Se désincarner, se dépouiller d'un destin propre, n'être personne, cela ne fait-il pas écho à une tradition mystique ? Sauf que l'auteur, aux yeux d'Alice Rivaz, n'a aucun effort de volonté à faire pour atteindre cet état de disponibilité. Il est effectivement personne. Il est vide, n'a pas d'identité propre et c'est grâce à ce défaut qu'il peut être habité par les thèmes qui cherchent à s'incarner.

Le fleuve dans les visions pourrait bien être une incarnation de ces destins, de ces thèmes qui envahissent le vide du romancier. En descendant au plus profond de lui même, l'écrivain y trouve ce qui est commun aux hommes, trouve les mots pour dire le désarroi, la peur de la maladie et de la mort avec cette force, cette justesse qui m'avaient tant émues dans *Comptez vos jours* et *Jette ton pain*. Si l'on continue le raisonnement, cette communauté ne peut-être atteinte que grâce à cette « descente », à cette souffrance. Raisonnement qu'Alice Rivaz, à ma connaissance, s'est bien gardée de mener. Probablement aussi parce que le côté chrétien de cette vision devait la déranger, elle l'agnostique convaincue.

---

2. Alice RIVAZ, *Comptez vos jours* (1966), rééd. Vevey, L'Aire, 2000, p. 49.
3. *Ibid.*
4. A. Rivaz, *Traces de vie*, p. 181.

Ce qui ne m'empêche pas, aujourd'hui, de suivre cette trace de mystique agnostique. J'ai trouvé en Alice Rivaz une nouvelle amie. De celles que l'on a toujours à côté de son lit et dont les paroles amicales ressourcent. Sur les traces d'Alice Rivaz, ma lecture a opéré une descente dans ces régions souterraines qu'elle décrit, là où nos destins ne sont pas des points distincts mais un flux unique. Aujourd'hui, je lis autrement son engagement social et féministe mais aussi ses récits plus autobiographiques. Non plus comme un constat d'échec et d'enfermement mais comme une expérience toujours renouvelée de la communion avec autrui. Comme une expérience de la liberté donnée par ces vastes espaces intérieurs qu'elle a explorés.

Anne BRÉCART